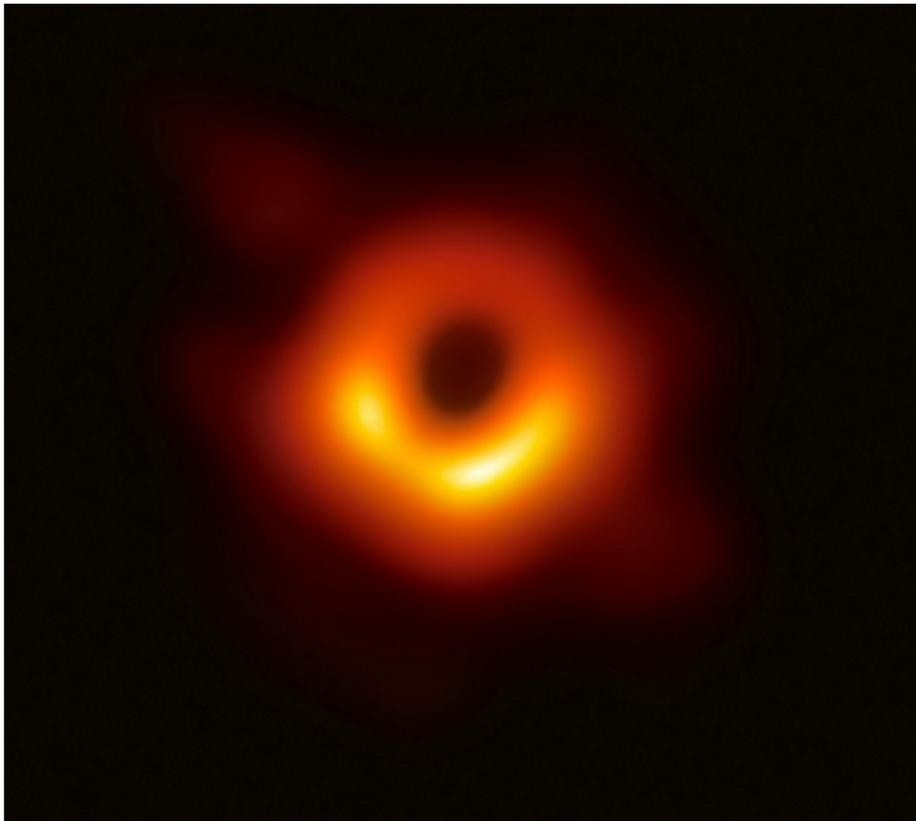


TROU NOIR ET MATIÈRE GRISE



La photographie historique du trou noir supermassif au cœur de la galaxie M87 et de ce roman.

Event Horizon Telescope

Premier roman » «Vous voyez les trous noirs? Bah j'ai la même chose dans ma tête», lance le narrateur d'*Une singularité*, quête cosmique signée du promoteur Bastien Hauser, auteur suisse établi à Bruxelles.

L'ordinateur IBM était immense comme une pièce et Jean-Pierre Luminet, alors jeune chercheur, l'avait gavé de données avant de représenter à la main sur une planche à dessin le résultat de ses calculs. C'est ainsi qu'est née la première visualisation mondiale d'un trou noir. 1979, le monstre spéculatif ressemblait à un œil déviant la lumière. «Lorsqu'on est théoricien de la physique et que l'on propose des modèles, on rêve surtout au jour où ils seront vérifiés par l'observation astronomique», nous confiait 40 ans plus tard cet astrophysicien réputé, alors que la première image télescopique d'un trou noir était sur le point d'être publiée... et de confirmer ses intuitions. «Un rêve qui se réalise!» 2019, le monde écarquilla enfin les yeux devant M87*, son disque d'accrétion orange, son vide gargantuesque dévorant l'espace comme le temps.

Nouvel espace-temps

Depuis, tout a changé et rien n'a changé – cosmique est la vanité de l'humanité. Mais lorsque Abel découvre que l'AVC dont il a miraculeusement réchappé, dessinant une grande tache lumineuse sur le scan de sa matière grise, l'a frappé le jour même où était publiée la photo du trou noir supermassif, il pressent que les deux événements n'en font qu'un. «Il y a un lien entre l'observation de M87* et le trou dans mon cerveau. Ça ne peut pas être une coïncidence.»

Et cela devient un désaxement. Dissimulant aux médecins

les bourdonnements dans sa tête et les béances dans sa mémoire, tout va bien, rien de spécial, un peu de fatigue voilà tout, le narrateur se désorbite progressivement de ses constellations amicales pour tapisser peu à peu son intériorité d'équations intergalactiques, de bribes de savoir, de mantras obsessionnels, se laissant glisser dans la spirale de ce nouvel espace-temps dont il est le centre de gravité. «Mes placards sont vides, mais je ne suis pas inquiet. Je suis sous perfusion cosmique. Je reçois mes nutriments directement depuis l'autre bout de l'univers.»

Vertige à l'orée du gouffre métaphysique

Dans un état d'apesanteur, celui que procure la chute libre et que simulent les substances psychotropes dont il fait volontiers usage, Abel sillonne l'infini numérique en quête de réponses, erre d'une fête à l'autre où jeunesse se passe et bruyamment se défonce, tandis que la réalité s'éloigne et se fragmente. La tête dans les étoiles, ses nuits parfois durent plusieurs jours.

Et un matin, 4 h 07, alors que la trame romanesque commençait à se replier sur elle-même, c'est dans un avion transatlantique que se réveille Abel, propulsé sous le soleil bientôt éclipsé de Tucson, Arizona, désert où les carcasses d'avion s'entassent comme autant de symboles de nos velléités sidérales.

«Je sais que quand on parle des étoiles, c'est toujours pour parler d'autre chose», et ce premier roman très maîtrisé signé Bastien Hauser, nébuleuse de chapitres rigoureusement situés dans le temps mais semblant flotter dans l'espace, est certes aussi le portrait échevelé

d'une jeunesse désenchantée, l'humour étant ici politesse du désespoir. Né à Nyon en 1996, son auteur désormais installé à Bruxelles est formé en création littéraire à La Cambre et rompu à l'écriture scénique – ces pages s'en ressentent, portées par un style oral qui excelle à amalgamer la cacophonie moderne et à brouiller les frontières entre fantasme et objectivité.

Monde alternatif

Mais ce qui impressionne surtout, dans ce vivifiant roman d'apprentissage contemporain, c'est sa manière d'associer quête de sens et trouble des sens, d'émettre le réel à travers le filtre sensoriel de ce Je paranoïaque oscillant entre hyperacuité et agnosie, pourtant sans jamais que le monde alternatif qu'il s'échafaude ne paraisse insensé au lecteur. La folie est un horizon qui ne se franchit que dans le regard des autres. Juxtaposant joyeuses envolées métaphysiques et douloureux atterrissages physiques, *Une singularité* interroge ainsi la possibilité d'un référentiel commun, celui professé par la science, à l'heure où vérité rime avec subjectivité.

C'est, en somme, l'histoire d'une dissociation, d'un vertige à l'orée du gouffre métaphysique dont le trou noir est le symbole tant cosmologique que poétique. Jean-Pierre Luminet, chasseur d'énergie sombre, nous confiait d'ailleurs y voir «l'archétype du puits sans fond dans lequel tout finit, y compris la vie humaine.»

THIERRY RABOUD

» Bastien Hauser, *Une singularité*, Ed. Actes Sud, 260 pp.

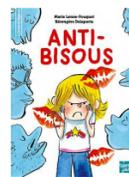


JEUNESSE

OSER DIRE NON

Enfants » Jeanne, 8 ans, est tellement mignonne que tout le monde veut lui faire des bisous. Les gens qu'elle connaît et aime bien, à qui elle apprécie de faire un bisou, mais aussi les connaissances de ses parents, les voisins, chacun lui réclame un bisou pour dire bonjour. Mais Jeanne n'en peut plus! Comment faire comprendre aux adultes qu'elle n'a pas toujours envie de leur faire un bisou? Jeanne essaie différentes stratégies. Ne plus se laver, devenir malpolie. Mais ne suffirait-il pas de dire qu'elle ne veut pas et de tendre la main? Les adultes peuvent-ils entendre qu'elle n'a pas envie de faire des bisous à tout le monde? Un livre qui aidera les enfants à poser leurs limites de manière claire. Une bonne occasion de discuter en famille. » CH

» Marie Lenne-Fouquet, *Anti-bisous*, Ed. Talents Hauts, coll. Livres et égaux, 48 pp., dès 7 ans.



À L'AVENTURE

Enfants » Léon-Paul Le Gallec Sekongo, dit Léo, rêve de devenir grand reporter. Mais avec des parents cuisinière et pâtisseries, il n'a pas souvent l'occasion de voyager. Il les a donc inscrits à un concours de cuisine télévisé qui va les envoyer dans un pays choisi par la production. Les voilà au Japon! Mais le défi n'est pas uniquement de réussir les plats les plus originaux dans un temps limité. On attend d'eux qu'ils redonnent le goût de manger au jeune prince qui se laisse mourir de faim. Léo comprend rapidement que le problème du prince n'est peut-être pas seulement la nourriture. Comment lui redonner le goût de vivre? Une jolie aventure qui donnera envie aux lecteurs de goûter à la cuisine japonaise. » CH

» Marine Orega, *Enquête au menu!* Le prince de Tokyo, Ed. Gulf Stream, coll. Premiers romans, 140 pp., dès 8 ans.



Vendre du rêve



Nétonon Noël Ndjékéry » Qui l'eût cru? On ne s'attendait pas à le trouver un jour un peu court, Nétonon Noël Ndjékéry, lui le conteur de féconde faconde, griot proluxe d'inspiration picaresque. Mais c'est le format de cette collection Fictions d'Europe de La Contre Allée, maison de fort belles

curiosités, où l'écrivain vaudois d'origine tchadienne se joue de la suissitude en cent petites pages de grande truculence.

On y croise un jeune étudiant à l'EPFL, xénophobe éprouvant son «patriotisme de sonneur de cloches» contre les Cocoricos voisins, quand les Dupond et Dupont de l'aristo francilienne se proposent de capitaliser sur son projet d'atrape-rêve numérique... De quoi forcer l'inventeur à oublier cette aversion congénitale héritée de son ancêtre, mercenaire sous Louis XIV qui se fit arracher la langue pour avoir chanté le *Ranz des vaches* dans son sommeil. Un conte narquois tartinant sa cocasserie exubérante sur un haut plateau de second degré, sous lequel se cache une critique fleurie du nombrilisme helvétique. Court, certes, mais bien trousseé. »

THIERRY RABOUD

» Nétonon Noël Ndjékéry, *L'angle mort du rêve*, Ed. La Contre Allée, 110 pp.

Etre une femme libérée



Frédéric Lamoth » Cela commence par une coupure de journal au sujet d'un psychiatre lausannois, connu dans les années 1980 pour ses travaux sur l'hystérie et dont le divan aurait accueilli bien des abus. D'emblée l'on croit reconnaître la veine historique de Frédéric Lamoth, habile à éclairer les zones d'ombre du passé en investissant

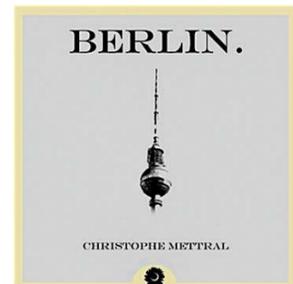
par la fiction le silence des documents. Ainsi de ses précédents livres, qui interrogeaient les vérités tues de la Suisse pendant la Seconde Guerre mondiale ou exhumaient le drame fribourgeois des enfants placés.

Mais si ce nouveau roman tout en sobriété, rehaussé par une bande-son d'époque qui va de Goldman à Farmer, est encadré par la rencontre entre une journaliste et une ancienne patiente du douteux docteur, il désamorçait très vite cette relation d'emprise possiblement traumatique en enchâssant une confession dans l'autre, déroulant alors le récit de cette mère de famille bourgeoise qui s'écarte peu à peu des carcans pour s'inventer une liberté. Le renversement final donne certes cohérence à cet *Été d'une femme*. Mais le lecteur de se retrouver finalement, lui aussi, face à cette histoire «sans doute trop banale pour mériter un article dans son journal». »

THIERRY RABOUD

» Frédéric Lamoth, *L'été d'une femme*, Ed. Campiche, 118 pp.

Vertiges berlinois



Poésie » «Pour beaucoup/tu n'es que vie nocturne, défonce et devoir de mémoire.» Mais Berlin, sous la plume verte de Christophe Mettral, est aussi le lieu «d'une décennie de pépites et de vertiges» qu'il collecte et recense dans cette suite de poèmes du quotidien. Né à Genève en 1987, l'auteur a passé dix ans dans la capitale allemande avant de revenir à Bâle, où il travaille désormais comme journaliste. Trajectoire qui forme l'ossature tripartite de ce premier recueil,

ouvrage initiatique comme on le dirait d'un roman retraçant les étapes du devenir soi, car ces vers gorgés d'instincts et d'images urbaines dépeignent aussi, sur les murs mouvants de cette ville-palimpseste, un tournant personnel que cet ouvrage semble, à l'image de son titre, ponctuer.

Dans une veine narrative devenue emblématique du poème voulu contemporain, moins attaché à la rigueur de la coupe rythmique qu'à la célébration du trivial et de l'expérience vécue, l'auteur déroule dans *Berlin*, de courts poèmes qui plongent dans les replis de la ville «pauvre mais sexy», semblant chercher une voie entre hédonisme mâle, éblouissement culturel et quête d'identité. Un recueil comme un kaléidoscope intime aux faux airs de carte postale, dont la veine tumultueuse fait oublier une certaine désinvolture formelle. » THIERRY RABOUD

» Christophe Mettral, *Berlin.*, Ed. des Fleurs, 96 pp.